

LESSOUTO

DE MABOULÉLA A MORIJA PAR HERMON ET MAFÉTENG
VISITE DE VACANCES

Madame Marie Casalis, femme du cher docteur missionnaire que nous avons présentement au milieu de nous, était allée, pendant les vacances des élèves de l'Ecole normale qui vivent habituellement sous ses soins, passer quelques jours à Mabouléla, chez ses parents, M. et Madame Keck. Elle a pris pour retourner chez elle une route fort indirecte, mais qui lui permettait de visiter d'anciennes connaissances. Le récit qu'elle a fait à son mari de cette petite excursion nous ayant été communiqué, il nous a paru offrir un tableau si intéressant et si vrai de ce que sont généralement les austères récréations de nos dames missionnaires, que nous ne pouvons résister à la tentation de le mettre sous les yeux de leurs sœurs de France.

« Tu vois par l'en-tête de cette lettre que j'ai quitté Mabouléla, et que je suis de nouveau à parcourir le vaste, vaste monde. Hélas ! que de souvenirs évoque en moi ce chemin que j'ai si souvent suivi avec toi et nos chers enfants. Je vis tellement dans le doux passé depuis hier, que j'ai de la peine à me persuader que vraiment je suis toute seule et que ton cabriolet ne paraîtra pas tout à l'heure au détour de la route. Ma santé est assez bonne, et, malgré mon méchant estomac, je viens de terminer un délicieux déjeuner composé d'une tasse de *léting* (1), de viande grillée et de pain ; mais tu sais que la nourriture est meilleure en plein air qu'à la maison, et tu ne seras pas étonné de m'entendre dire que les enfants et moi nous avons fait honneur à notre repas.

(1) Sorte de bière indigène légère et rafraîchissante.

(Note des Réd.)

Nous avons dételé hier devant le village de Mantsoupa (ancienne sorcière prophétesse du Lessouto, maintenant convertie). Elle était allée aux champs, mais quelqu'un l'ayant avertie de mon arrivée, je la vis apparaître courant, mais faisant un grand détour pour ne pas passer devant ma voiture et pour pouvoir rentrer chez elle sans que je la visse. Mes gens lui crièrent que je l'attendais, mais elle, de répondre : « Que Madame attende, je viens dans un instant. » Effectivement, elle reparut au bout de quelques minutes, mais tout endimanchée ; la brave femme ne voulait pas se présenter devant moi dans ses habits de la semaine, qui étaient très-décents ; quoique peut-être un peu sales. Je ne saurais dire le bien que m'a fait une pareille attention.

Nous avons passé la nuit en deçà de la vallée du Lekhalo ; quoique nous soyons en été, le froid était aussi vif qu'en mai ou qu'en juin (1), et, malgré toutes les précautions que j'avais prises pour me bien calfeutrer, j'ai très-peu dormi. Je me doutais peu, en m'arrêtant hier dans la soirée, de la nuit que nous aurions ; il faisait un temps superbe, mais vers quatre heures du soir s'est élevé un fort vent de tempête. Le ciel se couvrit de nuages noirs et menaçants ; bientôt, l'éclair sillonna les airs, le tonnerre gronda avec fracas, et de grosses gouttes de pluie nous obligèrent à faire, à la hâte, nos arrangements pour la nuit. Je dus prendre les trois enfants dans mon lit pour faire de la place aux deux bonnes ; quant à mes pauvres conducteurs, Timothéa et Benoni, ils durent s'arranger de leur mieux sous le wagon. La pluie tombait dru, le vent secouait le véhicule avec violence ; ce ne fut qu'une succession d'orages plus forts les uns que les autres, jusque vers deux heures du matin ; alors seulement, tout rentra dans le calme. Je dormis fort peu pendant cette interminable nuit. Tu sais par expérience qu'il n'est pas agréable de se

(1) Comme saison, ces deux mois, au sud de l'Afrique, correspondent à nos mois de novembre et de décembre.

(Note des Réd.)

trouver en rase campagne dans de pareilles circonstances, surtout avec la perspective que la rivière que l'on a devant soi pourrait bien se trouver remplie le lendemain. Heureusement cette dernière crainte s'évanouit plus tard à la vue de la rivière ; il y avait une bonne goutte d'eau, mais pas assez, cependant, pour nous empêcher de passer sans encombre. Notre wagon s'était mis en mouvement avant cinq heures du matin ; après m'être habillée, avoir tout mis en ordre dans ma chambre ambulante, je me suis étendue sur le lit pour réparer le temps perdu. J'ai fait un bon somme pendant que le wagon roulait. Arrivés au Calédon, nous avons trouvé cette rivière pleine. Comme mes bœufs me paraissaient un peu faibles et que je n'aimais pas à les faire nager, je les fis mettre sur le bac avec le wagon : tout se passa sans peine et très-vite, et quel *merci* j'adressai à Celui qui m'avait préservée de tout danger, même de tout ennui !

Mais avant d'aller plus loin, il faut que je raconte un événement qui m'a remplie de tristesse. Hier matin, arrive au gué un Boer qui veut faire traverser son wagon. Les gens lui disent que la rivière a trop d'eau et qu'il est sûr de se noyer. L'homme du bac le supplie de ne pas exposer sa vie ni celle de son petit garçon de cinq ans. « Ah ! maudit Cafre, » dit-il, au noir pour toute réponse, « c'est pour avoir mon argent que tu veux me faire croire que la rivière est pleine. » Le Mossouto se tait, notre Boer lance ses bœufs dans l'eau, les animaux disparaissent aussitôt et le wagon après eux. On vit alors une petite forme humaine flotter au niveau de la tente du véhicule ; un des spectateurs se précipite dans l'eau et retire l'enfant du Boer ; le pauvre petit était déjà presque sans connaissance, tandis que son père était encore sur la berge, son fouet à la main et comme pétrifié. Il a payé cher son imprudence, et, pour avoir voulu épargner une livre sterling, il en a perdu deux cents, dit-on. Ce matin, voyant ce malheureux regarder d'un air sombre l'élément qui avait englouti tout son avoir, je me demandais s'il n'allait pas s'y précipiter

lui-même. Si j'avais bien su parler le hollandais, je serais allée lui offrir quelques consolations, car il me faisait vraiment bien pitié.

Du Calédon, je me suis dirigée sur Wepenaar, village des Boers, près de la station d'Hermon, et j'allai droit chez le pasteur qui, ainsi que sa femme, me reçut avec affabilité, et m'assura que j'étais la bienvenue. Leur chambre à donner ayant été repeinte du haut en bas, on me fit par terre, dans l'étude de monsieur, un lit assez large pour me contenir ainsi que mes trois enfants. Nous dormîmes à merveille jusque vers minuit, quand je me réveillai, prise de frissons et d'un violent mal de gorge; je me lève pour chercher des couvertures. O horreur! je trouve qu'un coup de vent avait ouvert la porte toute grande, et elle donnait sur la rue!

Hermon. — Je viens de passer une partie de ma matinée dans l'école que dirige Joël, et j'ai eu de la peine à me convaincre que réellement je n'étais plus au temps où avec toi nous dirigions cette école et y trouvions tant de joie en nous occupant de la jeunesse. C'est toujours le même bâtiment, le même instituteur; plusieurs des enfants me sont connus, quoiqu'ils aient grandi et que ceux auxquels nous avons montré l'A B C lisent maintenant couramment. Pour me faire plaisir, Joël a fait faire des exercices gymnastiques de ton invention et a fait chanter les chansons accompagnées de gestes qui donnaient tant de vie à notre école. Le maître a tout lieu d'être encouragé, son école va bien, sa première classe est forte, surtout pour l'arithmétique; filles et garçons font avec une facilité remarquable des règles très-difficiles. J'ai dû faire une réprimande *maternelle* aux élèves de la seconde classe, ceux-ci répètent leur géographie sans une seule faute, tant qu'ils tournent le dos à la carte, mais dès qu'il faut se servir de celle-ci, ils restent bouche bée. Je suis aussi allée voir l'école enfantine, et j'ai admiré la patience et la persévérance de notre ancienne et fidèle bonne, Fini, et celle de ses élèves; ceux-ci restent là à rabâcher la même

et identique leçon tous les jours, et elle à écouter ces bambins. C'est étonnant que la maîtresse ne perde pas la tête au milieu de cette vraie Babel.

Je suis partie d'Hermon, hier, par une matinée aussi désagréable que possible, il faisait un vent glacial qui vous donnait le frisson : les enfants pleuraient ; nous étions misérables au possible ; les bœufs eux-mêmes avaient l'air de ne pas vouloir avancer, et nos domestiques ne faisaient que gronder contre le froid et les rhumes. Il a fait bon arriver chez notre frère (1), où nous trouvâmes un accueil chaleureux et une bonne soupe chaude.

Et maintenant, que j'essaie de te raconter le bon dimanche que nous venons de passer. Nous nous étions décidés à aller en famille au service de l'annexe de Likhoélé. Mon domestique ne voulant pas prendre mon wagon, sous prétexte qu'il était trop lourd pour une si petite course, notre frère trouva, je ne sais où, un vieux véhicule sans tente. On jette une grande toile sur la planche, nous apportons nos châles, deux coussins et quelques couvertures, on attelle huit bœufs et nous voilà partis ! Mais comme nous fûmes secoués dans cette vieille machine et sur cette route inégale ! Tout le monde était de bonne humeur, on a ri des soubresauts trop violents, et l'on s'est dit que c'était bon pour la santé. Comme contraste avec la journée d'hier, la matinée était superbe, une brise délicieuse soufflait, et je dois dire que j'ai rarement autant joui d'une course. Le wagon fut dételé au bas de la colline, au sommet de laquelle se trouve le village, le chemin devenant décidément trop raboteux. Nous nous rendimes à pied au lieu de culte, autour duquel les gens étaient déjà rassemblés en grand nombre ; nous allâmes dire bonjour à l'évangéliste Jonathan et à sa femme, et bientôt le son de la cloche nous appela au service. Celui-ci fut court, mais très-intéressant ; le catéchiste nous fit une bonne méditation sur

(1) M. Adolphe Casalis établi à Maféteng.

(Note des Réd.)

Luc XV, 1 à 25. Notre belle-sœur conduisait le chant, l'église était comble, l'auditoire très-attentif. Après dix minutes de répit, on alla à la leçon de chant et à l'école du dimanche; la première fut dirigée par notre sœur, la seconde par l'évangéliste Jonathan, qui la tient très-bien et de façon à intéresser tout le monde. Il interrogeait grands et petits sur le sermon, et chacun répétait ce qui l'avait le plus frappé. Ce qui m'a beaucoup plu, c'est que hommes, femmes et enfants répondaient avec promptitude et sans faire de façons, aux questions qui leur étaient adressées. Outre les enfants qui étaient au nombre de quatre-vingts à peu près, il y avait beaucoup de grandes personnes. Les deux femmes principale du chef Lérotoli étaient présentes, au risque d'être maltraitées le soir en rentrant chez elles. C'est ce qui est arrivé, il y a huit jours; il paraît que Jonathan avait fait une exhortation qui avait profondément remué son auditoire, et les pauvres créatures en avaient été tellement impressionnées qu'elles pleuraient encore en arrivant chez elles. Quelqu'un alla le rapporter au chef qui leur envoya l'ordre de se présenter immédiatement devant lui; il leur donna quelques coups de cravache et leur défendit de retourner à l'église. L'une d'elles est fort travaillée dans son âme, mais elle n'a pas encore eu le courage de se prononcer ouvertement et de rompre avec son maître et seigneur. Pauvres malheureuses! combien elles sont à plaindre.

J'étais à peu près décidée à rester deux ou trois jours de plus chez notre frère, mais ne voilà-t-il pas que pendant la nuit souffla un vent violent, et le matin, quand j'ouvris la fenêtre, le ciel était couvert de nuages gris de très-mauvais augure. Je m'habille en toute hâte et je vais demander conseil à notre domestique, qui me dit que le mieux serait de retourner à la maison au plus vite, parce que nous risquions fort d'être retenus par la pluie et par la rivière *Tsuaing*, qui ne tarderait pas à se remplir. De là, j'allai demander à mon frère la permission de partir; celle-ci me fut accordée à

contre-cœur, mais je n'en fis pas moins mes malles et arrangeai mon wagon le plus confortablement possible, car la pluie commençait à tomber et le temps devenait de plus en plus menaçant. — Quand ma belle-sœur sortit de sa chambre, elle ouvrit de grands yeux à la vue de mes préparatifs et déclara qu'elle ne me donnait pas mon passe-port. Tout le monde était tellement contre moi que je ne savais que faire. Ton frère déclarait que, s'il m'arrivait malheur, ce serait bien ma faute; son domestique prédisait que la rivière m'emporterait avec armes et bagages, et la vieille *Rachel* pleurait le sort des pauvres petits enfants de « Monsieur », qui avaient une « mère entêtée qui les conduisait à une mort certaine ». Comme je devais être à Morija pour le jour de la rentrée des élèves, je ne savais à quoi me décider; aussi, m'enfermant dans ma chambre, je demandai au Seigneur de m'éclairer et de me diriger. Il répondit à ma prière en me faisant sentir que mon devoir était de partir, et dès lors je me mis avec courage aux derniers préparatifs. Il était passé neuf heures quand ma maison roulante se mit en mouvement. Nous n'eûmes à essuyer qu'une seule averse pendant tout le voyage et à sept heures du soir nous arrivions sains et saufs à notre cher vieux Morija. Nous n'étions attendus par personne et je me trouvai dans notre grande maison froide et vide. Mais je rendis grâces au Seigneur pour la protection qu'il avait étendue sur nous pendant tout notre voyage, protection si admirable, si paternelle, et je le priai de m'accorder les forces qui m'étaient nécessaires pour les travaux qui allaient recommencer. »

